

L'histoire du peuplement humain des origines à nos jours

Jean-Noël BIRABEN*

Introduction

L'essai que nous présentons ici succède à plusieurs autres, le premier datant de 1979 (Biraben, 1979). Ces essais successifs n'ont pas, comme leur nom l'indique, la prétention de donner une version résumée définitive de l'histoire démographique de l'humanité. Celui-ci, comme ceux qui l'ont précédé, a seulement pour but de fournir une mise à jour, une étape, dans la quête, jamais achevée, de ce que nous voudrions savoir de notre passé démographique. Il est aussi plus complet, envisageant l'humanité depuis son origine jusqu'à nos jours.

Les progrès considérables des sciences préhistoriques, d'une part, et de la démographie historique, de l'autre, au cours des vingt dernières années, justifient ces approches successives. Cet essai, comme les précédents, est sujet à révision, il fait seulement le point des connaissances au début du XXI^e siècle.

I. — Le peuplement humain à son origine

La brève histoire de l'humanité, qui se déroule au plus dans les trois derniers millions d'années de la longue histoire de la terre, est à la fois très originale, si on la compare à celle des espèces vivantes présentes ou passées, mais aussi très conforme au schéma évolutif de toutes ces autres espèces. Son émergence est difficile à déterminer, elle dépend du critère auquel on se réfère. Peut-être le plus discriminant, si l'on envisage la séparation avec la

* Institut national d'études démographiques (INED), Paris, France.

manière de vivre des autres grands singes anthropoïdes, n'est-il pas la confection et l'utilisation systématique d'outils (en bois, silex, os, etc. qui sont aussi occasionnellement utilisés par les grands singes anthropoïdes), mais la qualité de leur fabrication et surtout l'existence d'un campement assez fixe pour chaque groupe, où la nourriture, provenant de la cueillette ou de la chasse, est rapportée pour y être consommée en commun. Trois millions d'années semblent un maximum pour voir l'émergence d'une telle humanité en Afrique orientale.

Les restes de ces *Homo habilis*, si nous les prenons pour point de départ de l'humanité, sont très rares et concentrés dans les régions où leur fossilisation a pu se faire. Les restes de leurs toutes premières industries, en revanche, sont mieux conservés et permettent d'avoir quelques indications sur l'étendue de l'œcumène de l'époque. Il s'étendait sur près de 4 millions de kilomètres carrés de savane arborée entre l'Éthiopie, la République centrafricaine et le Zimbabwe, c'est-à-dire à peu près la même superficie que celle, surtout forestière, entre la Guinée et le Congo, occupée par les chimpanzés vers 1930, à une époque où la mise en valeur agricole n'avait guère entamé leur domaine. Le nombre de ces derniers a alors été estimé à environ 200 000 individus répartis entre cinq principales variétés. Mais on pensait aussi que ce nombre, contrairement à celui des autres grands singes anthropoïdes, avait nettement augmenté depuis le début du siècle, spécialement en marge des plantations où le pillage des bananeraies leur donnait l'occasion de vivre en commensal de l'homme.

Traitant de ce problème dans un article publié en hongrois, Janos Némeskéri (1974) estimait le nombre de ces premiers humains à environ 100 000 individus; si nous accordons à ceux-ci, dans un milieu de savane, des moyens de subsistance plus carnés que ceux des chimpanzés de 1930, nous pourrions avancer, avec précaution, que leur nombre s'est situé dans une fourchette de 100 000 à 200 000 individus, déjà répartis entre plusieurs types humains.

Or à cette époque, la terre, dont le climat est généralement assez uniformément chaud (sans calottes glaciaires aux pôles), commence à se refroidir et entre dans une grande crise glaciaire, avec au moins six principales avancées et reculs de plusieurs dizaines de milliers d'années, sans compter d'innombrables petits coups de froids, coupés d'épisodes tempérés, dont la durée ne dépasse pas quelques millénaires. Ces grandes crises glaciaires, on n'en compte que quatre dans l'histoire de la terre âgée de 4,5 milliards d'années. Chacune n'a duré que quelques millions ou dizaines de millions d'années mais a été l'occasion d'une accélération de l'évolution des espèces : beaucoup disparaissant et davantage encore apparaissant au cours de ces crises. C'est, semble-t-il, le cas de l'espèce humaine dont l'évolution s'est trouvée accélérée, son cerveau, en particulier, s'est accru d'un kilo en moins de trois millions d'années, ce qui constitue une des évolutions les plus rapides que l'on connaisse pour un organe qui, au départ, pesait sensiblement moins de 500 g. Vraisemblablement, l'avantage conféré par les capacités de ce nouvel organe a donné une telle pression de sélection en faveur de ses détenteurs, que son évolution en a été accélérée et que tous les proches concurrents ont

été éliminés, ce qui a fait disparaître, à chaque étape, les formes moins élaborées précédentes comme *Homo habilis* et *Homo rudolfensis*, remplacé par *Homo ergaster* en Afrique, lequel s'est répandu ensuite en Asie méridionale et en Europe sous la forme voisine d'*Homo erectus* et plus tard *Homo néandertalensis* en Europe et *Homo javanicus* en Indonésie.

La démographie préhistorique se propose d'étudier trois aspects de ces populations anciennes, trois aspects pour lesquels un certain nombre de méthodes d'investigations, de valeur inégale, ont été élaborées :

- la mesure du peuplement ;
- la mortalité ;
- les causes de décès.

II. — Le peuplement préhistorique et ses méthodes de mesure

Le nombre des hommes préhistoriques a été l'objet de très nombreuses recherches à l'aide de méthodes dont beaucoup sont intéressantes, mais, malheureusement, aucune pleinement satisfaisante. Ces recherches se sont exercées dans deux directions : les unes s'intéressant au peuplement global de vastes territoires, à l'échelle d'une région, d'un pays, voire d'un continent, les autres s'attachant à déterminer la dimension d'un groupe local comme un campement, un village, ou une petite communauté.

1) Quatre modèles d'estimation

Les principales méthodes de recherche du peuplement global peuvent être ramenées à quatre modèles que l'on peut résumer comme suit.

1. — Pour les périodes les plus anciennes, celles d'*Homo habilis*, on peut essayer de mesurer la *biomasse*, soit directement celle des primates que l'on veut déduire de leur écologie, soit indirectement d'après celle de la masse du gibier ou des plantes comestibles disponibles et accessibles.

Cette méthode, qui a une certaine valeur pour d'autres mammifères, reste très vaguement indicative pour l'humanité, même primitive, car pour elle, les changements culturels, qu'il s'agisse de technique de chasse ou d'organisation sociale modifient sensiblement et rapidement le rapport entre population et biomasse accessible.

2. — On peut chercher à déterminer l'*œcumène*, c'est-à-dire l'étendue des terres habitées par les hommes de telle ou telle culture, et multiplier la superficie ainsi trouvée par la densité de peuplement observée dans des populations historiquement connues et dont les conditions de vie, naturelles et culturelles semblent proches.

Cette méthode n'est pas utilisable pour toute la très longue période du paléolithique inférieur pour laquelle on ne connaît aucune population vivant dans des conditions relativement semblables.

De plus, elle suppose que les populations vivent en équilibre avec leur milieu, ce qui n'est vrai qu'après un long temps d'adaptation. Or, on voit de nos jours des pays dont le climat et le niveau de vie sont comparables, comme l'Angleterre et la Nouvelle-Zélande, avoir des densités très différentes.

Enfin, elle suppose aussi que le milieu écologique reste longtemps stable, ce qui est à peu près vrai depuis 10 000 ans, mais une aussi longue période de relative stabilité climatique est très rare depuis l'apparition de l'homme, c'est-à-dire le début de l'ère glaciaire actuelle où les fluctuations climatiques ont été brusques et fréquentes : tous les deux ou trois mille ans en général dans les 120 000 ans qui précèdent et probablement aussi dans les périodes antérieures pour lesquelles nous avons moins de détails.

Malgré ces défauts, cette méthode est de loin la plus utilisée et peut, si elle est employée avec toutes les précautions nécessaires, donner une approximation indicative valable du peuplement préhistorique d'une vaste région pour une époque déterminée. Mais il ne faut jamais oublier, lorsqu'on l'utilise, que, pour prendre un exemple plus récent, on procède comme si l'on voulait calculer la population de la péninsule ibérique au XVI^e siècle en se fondant sur la connaissance approximative de la population turque du XIX^e siècle...

3. — Denis Peyrony (1949) a imaginé une méthode tout à fait différente qui permet aussi une évaluation globale de la population d'un territoire régional, même pour des périodes très anciennes. Pour cela, on fait une prospection assez serrée et uniforme de tous les gisements de chaque époque sur le territoire en question. Puis on étudie avec soin les conditions géologiques de dépôt et d'érosion à l'ère quaternaire dans cette région, pour apprécier la proportion des gisements qui ont pu disparaître par érosion, agriculture ou terrassement, sachant que leur disparition suit une loi approximativement logistique, pour reconstituer le nombre de gisements se rapportant à chaque culture sur ce territoire. Enfin, il faut une connaissance assez précise de la chronologie, ce qui permet de calculer le nombre relatif de gisements par millénaire pour chaque culture ancienne (ou par siècle pour les plus récentes). Cette distribution des gisements par millénaire donnerait une échelle relative du peuplement à chaque époque.

Théoriquement satisfaisante, cette méthode présente des difficultés importantes dans sa pratique. Une prospection exhaustive n'est ni possible ni souhaitable sur un vaste territoire et l'appréciation des gisements disparus reste toujours précaire. Les quelques applications connues restent limitées dans leur étendue, mais on peut envisager d'améliorer sérieusement la méthode en procédant à une prospection par sondage, systématique ou aléatoire, car elle permet de suivre le peuplement avec plus de finesse que les autres méthodes, même pour des cultures qui n'ont pas d'équivalent connu dans la période contemporaine.

4. — Pour des périodes plus récentes (Mésolithique, Néolithique ou Chalcolithique), on a supposé que la population étant divisée en petits groupes, on pourrait évaluer la population en comptant le nombre de groupes, c'est-à-dire de campements pour les nomades ou de villages pour les sédentaires et en le multipliant par le nombre moyen estimé d'habitants par groupe.

Cette méthode trouve, comme la précédente, ses limites dans la prospection archéologique et dans l'estimation du groupe moyen qui peut être très difficile, sachant que ce sont les plus petits groupes, de beaucoup les plus nombreux, qui ont le plus de chance d'échapper à la prospection.

On peut cependant envisager aujourd'hui de l'améliorer considérablement grâce à l'emploi de la loi log-normale de distribution des groupes qui permet, à partir des seuls groupes les plus aisément repérables, les plus grands, de calculer et le nombre de groupes et leur population totale avec une assez bonne approximation. Naturellement, on doit alors faire appel aux méthodes de mesure de la taille des groupes, méthodes qui sont plus nombreuses, plus variées et aussi inégales que les précédentes dans la qualité de leurs résultats comme nous allons le voir.

2) Huit méthodes de mesure

Nous avons retenu huit méthodes de mesure d'un groupe local de population préhistorique.

1. — L'idée d'estimer le nombre de personnes formant un groupe, disons un clan, d'après la mesure de son territoire de chasse est venue au D^r Louis Pradel (1954) en étudiant l'aire de répartition des silex provenant d'un tout petit gisement de jaspoïdes qui n'a été utilisé que pendant un temps relativement bref par un petit groupe d'hommes de Néandertal dont la culture est celle du Moustérien des plateaux, il y a un peu plus de 70 000 ans. Cette aire de chasse et de pêche, non loin du confluent de la Vienne et de la Creuse, à Fontmaure-en-Vellèche, n'est que d'une centaine de kilomètres carrés et on a pu repérer, pour la même époque, sept ensembles à peu près semblables le long de la Vienne et du Clain, espacés l'un de l'autre d'environ 15 à 30 kilomètres. On peut en déduire que chacun pouvait compter de une à trois dizaines de personnes, mais il serait certainement erroné d'extrapoler ces résultats à l'échelle d'une région entière, dont tout le territoire est loin d'être aussi favorable à la chasse et à la pêche que ces vallées, et on ne peut en déduire qu'une indication sur l'ordre de grandeur maximale du nombre de groupes ou du nombre d'habitants.

Employant la même méthode, Henri de Lumley (1976), d'après l'aire de dispersion de plus de 100 000 objets retrouvés autour de la Caune de l'Arago, a montré que l'aire de chasse de ce clan d'*Homo erectus* de culture taya-cienne, qui vivait en Roussillon il y a un peu plus de 250 000 ans, à l'époque de l'interglaciaire Mindel-Riss, était d'environ 500 kilomètres carrés pour un groupe qui pouvait compter également, selon les années, entre une et deux ou peut-être trois dizaines de personnes.

2. — Livio Livi (1941) avait fait l'hypothèse que la survie génétique imposait une taille minimale à ces groupes de base de la population et que les petites îles abritant un seul groupe, supposé assez strictement endogame et formant à proprement parler un véritable *isolat*, donnerait la taille de ces groupes. En fait, cette population de marins qui va souvent chercher très loin une épouse, est largement exogame et la limite inférieure de ces populations

insulaire est commandée, pour la plus grande partie, par l'économie de l'époque.

3. — Pour des époques plus récentes, celle du Mésolithique en particulier, on a essayé de calculer la dimension de certains groupes de population d'après l'importance des déchets de cuisine entassés au même endroit, apparemment par un même groupe, durant un temps bien déterminé (Boone, 1976). La masse des déchets, divisée par une consommation quotidienne individuelle moyenne supposée, donnerait le nombre de personnes du groupe. De tels calculs ont été tentés sur les amas de coquillages de la côte californienne, de la côte du Portugal, de l'Azilien de la côte Basque ou Cantabrique, ainsi que sur les *kjöken-möding* du Danemark et les escargotières de Tunisie.

Il faut malheureusement souligner que ces calculs souffrent d'une très large imprécision. La consommation quotidienne moyenne par âge et par sexe est sujette à des appréciations très variables mais la durée réelle d'occupation du site est encore plus arbitrairement estimée. On peut, éventuellement, savoir si certains groupes reviennent saisonnièrement mais si un groupe ne revient qu'occasionnellement ou même épisodiquement de façon irrégulière, on ne peut le savoir, de même qu'il est difficile de savoir si tout le groupe venait consommer sur place ou s'il s'agissait d'une nourriture réservée à une partie de la population : femmes ou enfants par exemple.

4. — Pour des périodes encore plus récentes : Néolithique, Chalcolithique, Cuivre, Bronze, Fer, on a essayé d'évaluer la population des villages d'après la production supposée des surfaces cultivées qui les entouraient à chaque époque. C'est ainsi que Sherburne Cook et Woodrow Borah (1963) ont tenté d'estimer la population précolombienne de certaines cités mayas.

Mais un tel calcul, déjà très aléatoire, tant pour la production que pour la consommation, néglige les apports de la cueillette, de la chasse et de la pêche, et, en ignorant l'importance des échanges commerciaux, suppose des villages en autarcie complète qui ont dû être très rares.

5. — Pour les époques sédentaires récentes, de nombreux travaux sur l'habitat, ses dimensions, sa contenance, ses dispositions et son aménagement (voir, par exemple, Petrequin *et al.*, 1969), ont permis d'avancer un nombre d'habitants approximatif, mais vraisemblable et certainement variable avec le temps à l'intérieur d'une fourchette assez large. Effectuée pour chaque habitation d'un village, un tel travail donne l'ordre de grandeur de la population d'un village. C'est cette méthode, préconisée par Jindrich Matiegka dès 1911 (Matiegka, 1927), qui a été la première utilisée en démographie préhistorique.

Malgré des difficultés rencontrées selon les sites parce que certains bâtiments ne sont pas des habitats mais utilisés à d'autres usages (lieux de culte, étables, granges, réserves...) qu'il est nécessaire d'établir, cette méthode peut donner d'assez bons résultats.

6. — L'étude de certains grands travaux collectifs a laissé supposer que l'estimation des participants pour leur réalisation permettrait d'approcher la dimension du groupe qui en est l'auteur (Nougier, 1959). Par exemple pour l'érection du grand menhir de Locmariaquer qui pesait, lorsqu'il était entier, 368 tonnes, ou celle des statues géantes de l'île de Pâques.

Cependant, des expériences faites dans ce but en 1979 ont montré que le nombre des participants importe beaucoup moins que les techniques de levage et de roulage utilisées et que, même avec des techniques très frustes, comme l'usage de quelques rondins et de jeunes arbres en guise de levier, il ne faut pas plus de 200 personnes pour mettre en place un gros mégalithe de 150 tonnes (Rouzé, 1982). Il en est de même des plus gros tumulus que 200 personnes peuvent édifier en quelques jours et dont, en outre, certains ont été accrus par plusieurs générations successives.

7. — Dès le Mésolithique, on trouve des sépultures regroupées en nécropoles ou en cimetières qui permettent une approche beaucoup plus fine de la population. Deux auteurs Hongrois, Acsadi et Némekéri (1970) ont proposé et mis en pratique une reconstitution directe de la population d'un village à partir des inhumations.

Soit t la durée de la nécropole, D le nombre de décédés inhumés, e_0 la durée de vie moyenne estimée à partir de l'âge au décès d'après les squelettes, et K une estimation du nombre de squelettes disparus. Si on prend par exemple $K = 10 \%$, on a :

$$K = 0,1 D \cdot e_0 / t$$

et la population

$$P = K + D \cdot e_0 / t$$

Ainsi, un cimetière contenant 500 squelettes et utilisé 200 ans, correspondrait à un village qui aurait compté en moyenne 69 habitants.

Théoriquement très rigoureuse, surtout si on la compare aux précédentes, cette méthode souffre cependant de quelques incertitudes, spécialement en ce qui concerne l'exhaustivité des décédés : certains, morts dans des combats ou dans des accidents de chasse assez loin du village n'ont pu être inhumés dans la nécropole commune et, surtout, l'estimation des squelettes disparus reste très aléatoire, en particulier ceux des très jeunes enfants dont l'inhumation est le plus souvent très superficielle et que des labours ont pu emporter depuis longtemps. On peut tenter d'en faire une estimation statistique en traçant la courbe cumulative des décès par âge et en la comparant à celle de la table type de mortalité la plus proche, mais une certaine incertitude demeure (Bira-ben, 1969).

Dans le cas d'un hypogée ou d'un ossuaire où les ossements ont été secondairement déplacés et mélangés, Claude Masset (1982) a proposé une méthode statistique permettant de restituer le nombre total d'individus inhumés.

Ici encore, cette méthode satisfaisante sur le plan théorique, présente de sérieuses difficultés de mise en pratique qui ne peuvent être en partie surmontées que si l'on dispose de moyens matériels importants.

8. — Dans le cas, enfin d'une nécropole à incinération, la datation fine des cendres de chaque urne funéraire pourrait permettre une répartition des décès par grands groupes d'années, c'est-à-dire une évolution des décès au cours de la période d'utilisation de cette nécropole. Cette méthode a été imaginée par Odette Taffanel (1976) pour l'étude de la nécropole de Mailhac dont elle a

donné l'évolution trentenaire des décès sur 170 ans, de – 870 à – 700 av. J.-C. Si l'on suppose à cette population des espérances de vie maximale et minimale, on peut calculer la fourchette à l'intérieur de laquelle a pu évoluer, trente ans par trente ans, la population de ce village au cours de cette période.

Cette méthode, qui semble relativement précise, souffre malheureusement aussi d'incertitudes, soit parce qu'il n'est pas certain que tous les individus du village aient pu être incinérés, soit, surtout, parce que la détermination fine des dates d'incinération pose encore des problèmes pratiques qui restent à résoudre.

Après cette rapide revue des méthodes de dénombrement préhistorique, essayons de dresser un tableau, provisoire, il faut le rappeler, des principaux résultats obtenus, autrement dit, les ordres de grandeur dans lesquels ont pu se situer les populations préhistoriques.

III. — Estimation des populations préhistoriques

S'agissant de la population mondiale, seule la deuxième méthode est utilisable pour nous et c'est avec elle que nous allons avancer quelques estimations, ou plutôt, comme nous le disions, ordres de grandeur encore provisoires.

1) *Des premiers hommes à Homo sapiens*

Tout au cours du très long paléolithique, nous n'avons aucun autre renseignement sur l'évolution des techniques de chasse ou de cueillette de l'époque que ce que peuvent suggérer les objets de silex ou de bois retrouvés ; on peut faire l'hypothèse que, comme ceux-ci, elles ont évolué très lentement et que, pendant assez longtemps, le nombre des humains est resté beaucoup plus lié, d'une part, à la superficie de l'œcumène, c'est-à-dire l'étendue du territoire habité et, de l'autre, aux variations climatiques, qui commandent la biomasse, autrement dit la quantité annuelle de végétaux ou d'animaux susceptibles d'entrer, directement ou indirectement, dans l'alimentation humaine, qu'à l'amélioration des moyens de la chasse ou de la cueillette.

On doit cependant remarquer que les variations de l'œcumène semblent aussi, à ces époques éloignées, liées aux variations somatiques de l'homme, elles-mêmes peut-être liées aux grands bouleversements climatiques des principales avancées glaciaires. Ainsi, l'*Homo ergaster*, dès son apparition, quadruple au moins l'œcumène des *Homo rudolfensis* et *Homo habilis* qui l'ont précédé en s'étendant sur l'Afrique du Nord et du Sud, l'Asie du Sud et de l'Est, le Proche-Orient et toute l'Europe du Sud et du centre où on le trouve sous sa forme *Homo erectus*.

Des avancées techniques, si rares soient-elles, interviennent aussi. La domestication du feu, il y a près d'un demi-million d'années, permet le recours

à certains aliments cuits non comestibles crus, une diminution sensible des parasites dans les aliments cuits et l'éloignement des prédateurs des campements. Plus tardivement, le débitage levalloisien du silex améliore beaucoup la qualité des outils et le rendement en tranchant utile par kilo de silex brut. Il permet aussi une plus grande diversification utilitaire des outils de pierre. Dans ces conditions, on peut avancer l'hypothèse d'un nombre d'*Homo erectus* oscillant entre 500 000 et 700 000 pour la terre entière.

Au cours de l'avant-dernière glaciation, celle de Riss en Europe, aux deux extrémités de l'œcumène, c'est-à-dire en Indonésie et en Europe, des types physiques se différencient peu à peu. Isolés assez longuement par la montée du niveau des océans lors de l'interglaciaire, l'Eémien, assez chaud, qui suit, ces derniers amènent l'émergence de trois humanités parallèles, l'homme de Java, d'une part en Indonésie, l'homme de Neandertal de l'autre en Europe et l'*Homo sapiens*. Celui-ci, né probablement en Éthiopie et dans les régions circumvoisines, s'étend lentement, d'abord vers le sud de l'Afrique, puis vers la péninsule arabique, le Levant, l'Iran, l'Inde, l'Indochine et la Chine où il remplace l'*Homo erectus*.

Le lent progrès des techniques de chasse et de cueillette qui améliorent le rendement des activités vivrières (c'est, en Europe, le développement de la culture moustérienne) nous suggère la possibilité d'une nouvelle croissance de la population. On peut avancer comme hypothèse moyenne pour le nombre des humains à cette époque de l'optimum climatique, peut-être 800 000 pour les *Homo sapiens* de l'espace afro-asiatique, 250 000 pour les hommes de Neandertal en Europe et 100 000 pour les hommes de Java en Indonésie.

La dernière glaciation, appelée de Würm en Europe, qui débute vers - 72000 avant notre ère, va être l'occasion d'une nouvelle donne. La chape de glaces qui couvre la moitié nord de l'Europe et la baisse du niveau marin, qui rétablit les communications entre l'Europe et l'Asie d'une part, entre l'Indonésie et l'Asie de l'autre, va permettre de grands mouvements de population.

Dans un premier temps, les hommes de Neandertal vont évacuer la moitié nord de l'Europe et les rigueurs du climat, jointes au recul très important de la flore et de la faune vont abaisser leur nombre de façon drastique à peut-être 50 000, si l'on se réfère aux populations esquimaudes ou tchouktches connues habitant dans les mêmes conditions climatiques aux XVIII^e et XIX^e siècles, mais avec une culture nettement plus développée. Puis, très vite, dès - 70000, ils vont se répandre vers l'est jusqu'au Turkestan, encore inhabité, et au sud-est, à travers l'Asie Mineure devenue accessible par abaissement du niveau marin, jusqu'en Palestine où ils vivent en contact avec les *Homo sapiens*. Dans le même temps, dans le sud-est asiatique, les *Homo sapiens* entrent en Indonésie, alors rattachée à la péninsule indochinoise, et éliminent les hommes de Java en une dizaine de milliers d'années.

Dans un second temps, dès - 50000 peut-être, les *Homo sapiens* d'Indonésie franchissent le détroit de Timor et passent en Australie et Nouvelle-Guinée (que l'abaissement du niveau marin a réunis) alors vides d'habitants.

Dans un troisième temps, dès - 42000, les *Homo sapiens* du Proche-Orient installés en Asie mineure, s'étendent peu à peu en Europe, à la fois par

le Caucase et par les Balkans où ils développent une nouvelle culture : le Proto-Aurignacien qui, malgré l'imitation qu'essaient d'en faire les moustériens (c'est-à-dire les hommes de Neandertal), va leur donner une supériorité décisive. Vers - 30000, par la vallée du Danube et par la plaine du Pô et la Provence, ils occupent toute l'Europe centrale, l'Italie, la majeure partie de la France et l'Espagne cantabrique. Les ultimes vestiges de la culture moustérienne laissent supposer que les derniers hommes de Neandertal s'éteignent au nord-ouest de la France et en Angleterre vers - 29000 et en Andalousie vers - 28000.

C'est aussi probablement un peu avant - 40000 que des hommes passent le détroit de Behring et se répandent en Amérique du Nord puis du Sud. Ces immenses territoires, qui, comme l'Australie, ne sont pas habitables sur toute leur superficie, ajoutent néanmoins très rapidement au moins 500 000 habitants à l'humanité.

À deux reprises, vers - 23000, puis vers - 18000, lors des deux derniers plus bas niveaux marins, des *Homo sapiens* de Sicile (alors rattachée, ainsi que Malte et Pantellaria à l'Italie) passent en Tunisie par le détroit de moins de 20 km qui les en séparent et remplacent rapidement les hommes de la culture atérienne, descendants des *Homo erectus*, très clairsemés qui y vivent encore, relativement isolés par le désert. Dans leur élan vers l'ouest, ils iront peupler les îles Canaries et, vers l'est, l'Égypte et l'Arabie. Au Maghreb, la population est peut-être passée de 10 000 à la période atérienne, à 50 000 pour la culture oranienne et 70 000 pour la culture capsienne.

D'autres, à la même époque, partant des plaines ukrainiennes et russes, s'étendent vers l'est où ils seront à l'origine des populations paléosibériennes et iront dans le bassin de l'Ienisseï, celui de la Léna, au Kamtchatka, en Tchoukotka et jusqu'au Japon (Aïnous), mais leur nombre est, à l'origine, très faible et représente probablement moins de 50 000 personnes, plusieurs millénaires après, pour ces immensités.

Plus tard, vers - 12000, des populations de l'est asiatique passeront à nouveau le détroit de Behring, submergeront les premières populations refoulées dans quelques sites refuges et fourniront l'essentiel du peuplement de l'Amérique au sud du Rio Grande. Les Esquimaux formeront la troisième vague de peuplement venue d'Asie où une petite partie d'entre eux se trouve encore. Mais une autre et dernière vague de peuplement, plus tardive et métissée de Paléosibériens, envahira les grandes plaines et les montagnes Rocheuses de l'Amérique du Nord en refoulant les occupants précédents au sud du Rio Grande, comme nous l'avons vu.

En Afrique, au sud du Sahara et dans la cuvette du Congo, sauf au Sahel relativement peuplé entre - 9000 et - 4000 (peut-être entre 200 000 et 400 000 habitants ?), le peuplement des vastes régions forestières reste extrêmement ténu : à un premier peuplement en archipel des pygmées, se surajoute, peut-être assez tardivement (- 15000? - 10000?), un peuplement noir en plus (vagues dont la première ne subsiste plus que dans quelques habitats-refuges (par exemple les Dogons dans leurs falaises) et dont la dernière semble être celle des Peul.

Il est important de noter dans ce tableau rapidement résumé, qu'avant même la mise au point des techniques de navigation, les hommes semblent avoir traversé des bras de mer, à la condition qu'ils ne soient pas trop larges, 70 ou 80 kilomètres au plus, et que la recherche systématique des périodes d'émergence des détroits comme celui de Béring apporte peu à celle du peuplement. Les conditions de franchissement, en revanche, sont plus déterminantes que la largeur et le fort courant du détroit de Gibraltar explique qu'il n'a été franchi que tardivement, et encore rarement, au début du néolithique.

2) *Le peuplement préhistorique de l'Europe*

Dans l'*Histoire de la population européenne* (Bardet et Dupâquier, 1997-1999), nous avons exposé comment nous avons estimé la population de ce continent, archéologiquement le mieux connu, entre 140 000 et 170 000 habitants dans la première période, celle de l'installation des *Homo sapiens*, entre - 32000 et - 16000, pour approcher, peut-être, de 200 000 habitants dans les périodes les plus brillantes du Magdalénien et de l'Épigravettien, entre - 10000 et - 8700. Notons aussi que, malgré leur nomadisme, les hommes étaient loin d'être uniformément répartis : ils nomadisaient par petits groupes mais presque toujours dans les mêmes régions sans doute les plus favorables à leur nourriture et à leurs activités, où, aujourd'hui, les sites archéologiques les concernant sont presque tous concentrés.

La loi log-normale de répartition de ces groupes laisse penser que les petits campements (2 à 8 personnes) sont rares, comme les grands campements (50 à 250 personnes), la très grande majorité comptant entre 10 et 50 personnes. À quelques adaptations près, cette répartition est alors commune à toutes les populations sous toutes les latitudes. Une telle structure, même s'il y a exogamie coutumière, c'est-à-dire si les mariages se font préférentiellement avec un groupe voisin, favorise les dérives géniques. Si, fortuitement ou volontairement, un groupe est isolé, dès le départ, comme il est toujours trop petit pour être représentatif de la population générale dont il est tiré, il y a un effet fondateur notable et, en une douzaine de générations, la dérive, à la fois génique, culturelle et linguistique est si importante, que s'il revient au contact de la population générale, il apparaît comme étranger. Ainsi se sont différenciés et diversifiés les types humains et les ethnies dont certains sont très anciens et beaucoup d'autres relativement récents, du moins à l'échelle de la préhistoire.

Le très brusque retournement climatique qui se produit en Europe entre - 8700 et - 8650 (on estime qu'en 50 ans la température moyenne de l'Europe occidentale et centrale a monté de 13°!) arrête brutalement les cultures magdaléniennes et épigravettiennes qui couvrent alors l'Europe. Les steppes du sud, jusque-là riches en troupeaux de gros gibier, sont envahies par une forêt dense, où ne subsiste plus que du petit gibier ou quelques animaux solitaires (sangliers, cerfs). L'adaptation à cette nouvelle flore et cette nouvelle faune se fait, dans un premier temps, par un retrait sensible de la population.

Les toundras du nord, inversement, sont remplacées par une forêt, mais moins dense, entrecoupée de vastes clairières où subsistent de grands troupeaux d'aurochs ou de bisons, en Scandinavie, les rennes se multiplient et la population progresse grâce à cette amélioration climatique. Au total on peut penser qu'après un léger retrait à peut-être 180 000 habitants vers - 8000, en réaction à la brutalité du changement climatique, la population, après adaptation, s'est remise à progresser et a doublé vers - 7000, approchant de 400 000 habitants.

À cette date, en provenance d'Anatolie, un premier village néolithique s'installe en Grèce, près de Salonique. Pratiquant la culture à la houe des céréales et des légumineuses, élevant quelques animaux : chien, chèvre, mouton, bœuf et porc, habitant des maisons en pierres, bois et torchis, cette culture de proto-Sesklo va très vite évoluer lorsque vers - 6800, apparaît, avec la poterie et les maisons en briques la civilisation de Sesklo. Deux courants vont alors se former.

Au sud, le long de la côte méditerranéenne, un courant maritime, le Cardial, porteur d'une poterie fruste, décorée par impression d'un coquillage, le cardium. Peu colonisateur, mais culturellement très expansif, des comptoirs côtiers il gagne les populations épipaléolithiques de l'intérieur des terres qui passent, chacune à leur façon de la vie de chasseur-cueilleur semi-nomade à celle de sédentaire agro-pastoral. Dès avant - 6000 il atteint le détroit de Gibraltar et, après un temps d'arrêt, vers - 5000 il progresse sur la façade atlantique où dès - 4200 il atteint les côtes sud de l'Angleterre, détachée du continent depuis déjà 2500 ans par la remontée du niveau marin (notons aussi qu'il passe, mais difficilement et épisodiquement, le détroit de Gibraltar et fonde quelques rares comptoirs sur la côte du Rif et celle de l'Oranie).

Un courant terrestre, un peu plus tardif, s'enfonce vers le nord, au cœur des Balkans, vers - 6000, porteur d'une belle poterie peinte, et se diversifie en de nombreuses cultures locales. Vers - 5500, en Hongrie, la culture de Starcevo prend une vigueur démographique surprenante et, par le Danube, colonise tout l'intérieur de l'Europe, du Bassin parisien à la Pologne et la Moldavie en refoulant ou absorbant les chasseurs Tardenoisien qui y nomadisaient, puis, rencontrant et fusionnant avec le courant maritime vers - 4000, dans le centre de la France ou sur les Alpes.

Si l'on ajoute que vers - 5000, un autre courant néolithique a gagné, le long de la côte est de la mer Noire, le Kouban et l'Ukraine, à cette date de - 4000 la quasi-totalité de l'Europe est passée au stade néolithique et sa population atteint peut-être 2 000 000.

3) Le peuplement préhistorique du Proche-Orient et du reste du Monde

Hors d'Europe, on ne connaît relativement bien que le Proche-Orient où le Néolithique commence à se constituer dès - 10000 dans le croissant fertile avec la culture de quelques céréales, le blé en particulier, et la domestication de quelques animaux : la chèvre, le mouton, le bœuf. Dès - 8000, il est constitué, avec l'apparition de la céramique, et s'étend rapidement à l'Égypte, à l'Anatolie,

au plateau iranien, puis au Caucase, à la plaine du Penjab, à la Nubie, à l'Éthiopie et au Yémen. Pour l'ensemble Palestine, Liban, Syrie, Irak, la population a pu croître de 200 000 vers – 10000 à 500 000 en – 8000 et 1,5 million en – 4000.

L'Inde est, de loin, la région dont le peuplement sera le plus important. Ce peuplement est malheureusement très difficile à étudier, il ne semble pas avoir été traité par des préhistoriens, mais seulement par des historiens qui, en se fondant sur des textes mythiques où sévit l'hyperbole littéraire, ont envisagé, pour ces époques très reculées, une population tout à fait impossible. Ainsi, d'après Pran Nath (1929), à l'époque de la guerre de Mahabharata, qui aurait eu lieu selon Chandra (cité par Pran Nath, 1929) vers – 3100, les effectifs des armées en présence auraient atteint 1,97 million de soldats ! laissant supposer une population totale située entre 29,6 et 39,4 millions d'habitants ! Ce nombre nous semble excessif si l'on songe que seul le nord-ouest du pays (le Pakistan actuel) est passé au néolithique mais que tout l'est et le sud du pays appartiennent encore à des cultures mésolithiques. S'il fallait absolument avancer une hypothèse sur la population de l'Inde à ces époques, nous donnerions des ordres de grandeur de peut-être 600 000 vers – 4000, 2 ou 3 millions vers – 3000, avec un plafond de 20 ou 25 millions vers – 2000, quand le néolithique a gagné presque tout l'ensemble actuel : Inde, Pakistan, Bangladesh et Sri-Lanka.

Vers – 8000, aussi, un néolithique surgit des plaines du Hoang-Ho qui se développe rapidement pour donner la brillante civilisation chinoise. Au début, le territoire couvert ne dépasse pas 600 000 km², mais il s'étend rapidement, d'abord vers l'est jusqu'à la mer de Chine, puis vers le sud, où la culture du riz supplante celle du blé. La population de la Chine est du même ordre de grandeur que celle de l'Inde, peut-être un peu plus précoce, avec 800 000 habitants vers – 4000, 3 ou 4 millions vers – 3000, pour plafonner entre 15 et 20 millions vers – 2000.

Peu après, un autre, dans la vallée de Tehuacan au Mexique, commence à cultiver le maïs, la tomate, le haricot et à domestiquer le chien et le dindon, un autre encore, sur les Hauts-Plateaux du Pérou cultive la pomme de terre et soumet le lama et l'alpaga.

Par ailleurs et dans des contextes de Néolithiques plus ou moins complets (ou incomplets), la poterie apparaît dès – 10000 au Japon, dès – 8000 dans une vaste zone du Sahel africain, puis au Proche-Orient, en Inde, en Chine et en Europe, enfin au Mexique, en Équateur et au Pérou.

Ainsi vers – 4000, ce n'est pas seulement le Proche-Orient et l'Europe, mais aussi le Sahel africain, le Soudan, l'Éthiopie et le Yémen, l'Inde du nord-ouest, la Chine, le Japon et les hauts plateaux des deux Amériques, dont les populations sont passées du stade chasseur-cueilleur, à celui d'agriculteur-pasteur. Avec ces huit centres de peuplement néolithiques, la population mondiale, qui n'était, deux mille ans auparavant que de 6 ou 7 millions d'habitants, approche des 30 millions et, deux mille ans plus tard, avec le remplacement de la houe par l'araire qui multiplie les rendements, elle approchera des 100 millions.

Pendant longtemps, les auteurs qui ont essayé de retracer l'évolution longue de la population humaine se sont contentés d'estimer la population à telle ou telle date de la Préhistoire, de l'Antiquité, du Moyen Âge et, plus souvent encore, à la Renaissance ou à l'époque moderne et contemporaine. Ces quelques points donnaient en général l'impression d'une croissance exponentielle à peu près continue. Parmi les nombreux travaux publiés sur ce sujet, nous avons retenu ceux de John Durand (1974) qui nous ont semblé les mieux étayés.

La préhistoire, cependant, nous a donné plutôt l'impression de périodes de vive croissance, entrecoupées de longues périodes de stagnation, voire de récession. Un tel modèle est-il encore valable dans les périodes historiques ? Pour le savoir nous n'avons que la ressource de calculer la population mondiale à des dates nombreuses et assez rapprochées pour saisir les fluctuations. À première vue, la courbe longue de la population de régions aussi peuplées que la Chine ou l'Europe, qui selon l'époque regroupent chacune le cinquième ou le sixième de l'humanité, montrent de grandes et longues fluctuations qui confortent cette idée.

L'humanité est restée, jusqu'à une date récente, compartimentée en grandes aires culturelles relativement fermées sur elles-mêmes, que Pierre Chaunu (1974) appelle les « *univers enclavés* ». On conçoit qu'à l'intérieur d'une même aire culturelle la population présente un mouvement d'ensemble qui reflète les périodes de prospérité et les périodes de récession, mais *a priori*, rien ne permet de supposer que des aires culturelles distinctes ou même très éloignées l'une de l'autre, voient leurs populations évoluer parallèlement, sauf par coïncidence aléatoire.

Comme toute population végétale ou animale, l'humanité est concentrée sur quelques points de l'œcumène plus favorablement disposés pour sa subsistance et ses activités. Ainsi, dès l'Antiquité on voit que la Chine, l'Inde et les pays européens et méditerranéens rassemblent, à eux trois, entre les deux tiers et les trois quarts de l'humanité, autrement dit que leur évolution commande celle de l'ensemble des populations humaines.

IV. — De l'Antiquité à nos jours

Dans le tableau que nous avons pu rassembler (tableau 1), il apparaît que, depuis l'Antiquité, même s'il y a des divergences importantes, certaines périodes longues sont favorables en même temps dans les trois régions, d'autres défavorables (et, bien entendu, cela n'est pas toujours limité à ces trois régions, mais peut être général sur presque toute la terre). Mais pour bien le mettre en évidence, nous avons multiplié les points en additionnant la population de tous les pays, d'abord de deux siècles en deux siècles entre - 400 et + 400 avant et après J.-C., puis de siècle en siècle jusqu'au XVII^e siècle, et de demi-siècle en demi-siècle de 1700 à nos jours, enfin à des dates cruciales qui

TABLEAU 1. - POPULATION MONDIALE ET PAR GRANDES RÉGIONS ESTIMÉE À DIVERSES DATES

Région	-400	-200	J.-C.	200	400	500	600	700	800	900	1000	1100	1200
Chine	19	40	70	60	25	32	49	44	56	48	56	83	124
Inde, Pakistan, Bangladesh	30	55	46	45	32	33	37	50	43	38	40	48	69
Sud-Ouest asiatique	42	52	47	46	45	41	32	25	29	33	33	28	27
Japon	0,1	0,2	0,3	0,5	1,5	2	4	5	6	7	7	7	6
Reste de l'Asie (sans URSS)	3	4	5	5	7	8	11	12	14	16	19	24	31
Europe sans URSS	19	25	31	44	36	30	22	22	25	28	30	35	49
URSS*	13	14	12	13	12	11	11	10	10	11	13	15	17
Afrique du Nord	10	13	13	16	13	12	11	9	10	10	10	8	8
Reste de l'Afrique	7	9	12	14	18	20	17	15	16	20	30	30	40
Amérique du Nord	1	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	3
Amérique du Centre et du Sud	7	8	10	9	11	13	14	15	15	13	16	19	23
Océanie	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	2	2
TOTAL MONDIAL	152	223	250	255,0	204	205	211	210	227	227	257	301	399
Région	1250	1300	1340	1400	1500	1600	1700	1750	1800	1850	1900	1950	1970
Chine	112	83	70	70	84	110	150	220	330	435	415	558	774
Inde, Pakistan, Bangladesh	83	100	107	74	95	145	175	165	190	216	290	431	667
Sud-Ouest asiatique	22	21	22	19	23	30	30	28	28	31	38	75	118
Japon	6	7	7	8	8	12	28	30	30	31	44	83	104
Reste de l'Asie (sans URSS)	31	29	29	29	33	42	53	61	68	78	115	245	386
Europe sans URSS	57	70	74	52	67	89	95	111	146	209	295	395	462
URSS*	14	16	16	13	17	22	30	35	49	79	127	180	243
Afrique du Nord	8	9	9	8	8	10	9	10	9	13	23	44	70
Reste de l'Afrique	49	60	71	60	78	104	97	94	92	90	95	167	266
Amérique du Nord	3	3	3	3	3	3	2	3	5	25	90	166	228
Amérique du Centre et du Sud	26	29	29	36	39	10	10	15	19	34	75	164	283
Océanie	2	2	2	2	3	3	3	3	2	2	6	13	19
TOTAL MONDIAL	413	429	439	374	458	580	682	775	968	1243	1613	2521	3620

* CEI + pays baltes.

ont pu marquer un tournant dans le peuplement de l'humanité : en 1250 (juste après les invasions mongoles) et en 1340 (juste avant la Peste Noire).

Bien entendu, tous ces nombres n'ont aucune prétention à l'exactitude : même pour l'an 2000, comme pour 1950 et 1900, les annuaires internationaux⁽¹⁾ sont incertains et varient parfois d'une édition à l'autre ; ils donnent probablement le total mondial à 5 % près. Pour les périodes plus anciennes, les approximations doivent être plus larges, peut-être 7 % ou 8 % vers 1700, et 10 % vers 1500. En amont, l'exiguïté des bases statistiques, presque toujours indirectes, sur lesquelles nous travaillons ne permettent qu'une fourchette bien incertaine. L'important, c'est que le sens des variations et la grandeur des fluctuations dépassent en général très largement les incertitudes.

1) *Asie*

Pour la Chine, nous avons suivi les données fournies par Michel Cartier (1971, 1973), en les ajustant au territoire actuel. Nous ne reprendrons pas le détail des vicissitudes subies par la Chine tout au long de son Histoire, nous rappellerons cependant un épisode qui nous semble important, lorsqu'en 49 de notre ère, la population chinoise baisse de près d'un tiers d'après les recensements. À cette date la reconquête chinoise est interrompue jusqu'en 73, alors qu'elle était en lutte contre les Yué-Tché venus de l'ouest. Un médecin chinois de cette époque, Ko-Hong, nous livre sans doute la clef de cette énigme dans son ouvrage où il décrit pour la première fois la variole, qui, déclare-t-il est une maladie nouvelle apportée par les cavaliers Yué-Tché en 49 (Ming Wong, 1974). La même maladie frappera avec la même violence l'Occident, c'est-à-dire l'Empire romain en 168 (sous le nom de Peste Antonine) (Bakfalouni, 1983, 1984) et l'Empire aztèque en 1521 (Biraben, 1992).

Pour l'Inde, nous avons suivi les indications d'Ajit Das Gupta (1972), sauf pour les périodes antérieures au XVI^e siècle, dont il déclare seulement que la population indienne aurait pu atteindre 100 millions d'habitants lors des périodes prospères de l'empire Maurya (entre - 321 et - 185 av. J.-C.), de l'empire Gupta (320 à 470 de notre ère) et sous le règne de Harsha (612 à 627). Cette donnée très arrondie de 100 millions doit manifestement être interprétée. À toutes ces époques, on doit considérer les immenses surfaces de l'intérieur encore laissées à des tribus vivant avec un système économique très archaïque (pour certaines encore au Mésolithique presque jusqu'à nos jours) et des densités de population certainement très faibles. Nous avons donc préféré assigner à ces époques des populations de 50 à 60 millions qui sont encore dans la fourchette admise par John Durand (1974) qui avance de son côté 75 millions, mais nous aurions pu estimer 10 ou 20 millions de plus sans que nos résultats soient compromis. Plus tard, une étude serrée de Shireen Moosvi (1984) parvient, par deux voies différentes à estimer la population de l'Inde à environ 145 millions en 1595 et rejoint l'estimation d'Ajit Das Gupta que nous avons adoptée pour 1600 de préférence aux 100 millions avancés par Moreland sans beaucoup d'arguments.

(1) Essentiellement ceux de l'Institut international de la statistique (IIS), de la Société des nations ou des Nations unies.

Dans le Sud-Ouest asiatique, nous comprenons la péninsule arabique, la Jordanie, la Palestine, Israël, la Syrie, l'Irak, la Turquie, l'Iran et l'Afghanistan (Bachi, 1974). Pour plusieurs de ces pays nous avons des études sur la population antique et pour tous sur celle des XIX^e et XX^e siècles (Benham et Amani, 1974), mais rares sont ceux (Israël, Syrie, Turquie, Irak) pour lesquels nous avons quelques estimations au Moyen Âge (Bakfalouni, 1983) ou à l'époque de la Renaissance (Karpas, 1985 ; Barkan, 1958, 1969 ; Erder, 1979 ; Laqueur, 1987 ; Panzac, 1981), nous avons donc fait évoluer la courbe en fonction des périodes fastes ou néfastes de l'histoire, ce qui est fort hasardeux, mais rejoint dans l'ensemble les courbes moins mal connues. Précisons aussi que c'est seulement dans l'Antiquité que la population du Proche-Orient influence sensiblement celle du Monde.

Pour le Japon, nous avons suivi les estimations révisées d'Akira Hayami (1987), rapportées dans un article de *Population* (Biraben, 1993).

Pour le reste de l'Asie, nous n'avons que peu de données antérieures au XIX^e siècle, sauf la Corée, le Vietnam (Cartier, 1973), le Cambodge (Meng-Try, 1980) et la Thaïlande en 1700 (Vallin, 1976). Mais plusieurs autres pays de cette région ont connu des civilisations brillantes au Moyen Âge : Sri-Lanka, Birmanie, Tchampa, Indonésie dont la démographie reste presque inconnue et pour lesquels nous avons avancé de pures hypothèses. Mais l'importance, alors modeste, de ces populations influence peu le total mondial.

2) Europe

Pour l'Europe, nous avons puisé nos données en partie dans le tome I de *l'Histoire des populations de l'Europe* (Bardet et Dupâquier, 1997) (à notre avis, cependant, il emprunte trop souvent à McEvedy (1978) qui n'est pas très fiable), en partie dans des dossiers personnels non publiés. Dans ses grandes lignes, le peuplement est rapide dans l'Antiquité, jusqu'à l'apparition de la variole (Peste Antonine en 168) et de la rougeole peu après. La population décroît alors et cette décroissance est accélérée après l'apparition de la Peste de Saint Cyprien (très grave épidémie dont la nature n'est pas élucidée) aggravée par les grandes invasions germaniques successives en 251, 276, 375 et surtout 407-412 où l'économie est définitivement compromise par une baisse générale des échanges commerciaux. Alors que la fin du V^e et le début du VI^e siècle semblent marqués par une certaine reprise, la Peste Justinienne en 542-543 et la réapparition de la variole dix ans plus tard, achèvent le dépeuplement. La population stagne ensuite et ne reprend que lentement à cause de l'insécurité que font régner les invasions des Slaves des Avars et des Bulgares en Orient et les raids des Sarrasins, puis des Normands et des Hongrois en Occident. Ces épreuves surmontées, la reprise est puissante dès le X^e siècle et se prolonge jusqu'au début du XIV^e siècle, légèrement perturbée par le déferlement mongol en 1242-1243. La Peste Noire, en 1347-1352, et l'installation de cette nouvelle épidémie, entraîne un recul d'au moins 20 % durant un siècle. Puis, la peste est surmontée et la population s'accroît rapidement entre 1450 et 1550. La fin du XVI^e siècle, le milieu du XVII^e et le début du XVIII^e siècle sont marqués aussi par des stagnations, voire des reculs dus aux

guerres, aux luttes religieuses et à une détérioration du climat, mais ce qui frappe le plus c'est l'envolée d'une population qui progresse rapidement du milieu du XVIII^e au début du XX^e siècle pour ralentir ensuite très fortement, freinée par les deux guerres mondiales et plus encore par la chute de la fécondité que la récession économique accentue à partir de 1973. En 2000, la population de presque toute l'Europe est stagnante, ou même déclinante malgré un allongement continu de l'espérance de vie, sauf en Europe Orientale où elle régresse même légèrement.

Pour les pays de l'ancienne URSS, on a quelques indications dès le XIII^e siècle et les données sont relativement abondantes du XVII^e siècle à nos jours.

3) *Afrique*

L'Afrique du Nord, Égypte à l'est, Maghreb à l'ouest, a connu, comme le Proche-Orient, des périodes de grande prospérité dans l'Antiquité, mais, malgré de nombreuses études, les synthèses manquent encore, ou sont trop disparates pour emporter la conviction à cause des grandes incertitudes qui persistent, même dans les périodes les mieux connues. Nous avons personnellement fait une tentative de synthèse qui nous semble le mieux résumer les acquis de ces vingt dernières années.

Le reste de l'Afrique pose d'immenses problèmes, car pour la plupart des pays, on ne possède, avant le XX^e siècle, que quelques données ponctuelles. Nous avons essayé d'estimer son peuplement d'après nos connaissances sur son histoire économique et politique que nous avons esquissée dans notre première publication.

4) *Amérique et Océanie*

Pour l'Amérique, si nos premières données chiffrées ne commencent qu'au XVI^e siècle, de nombreux travaux archéologiques commencent à nous donner des indications locales beaucoup plus anciennes. Par ailleurs, l'examen attentif des documents de recensement espagnols du Pérou et de la Bolivie a montré que souvent la population, recensée par les quipu-camayoc à l'époque des Incas et conservée sur les quipus, avait été notée par les agents espagnols. Il apparaît que la population n'a pas baissé autant que certains l'avaient affirmé d'après des travaux qui se sont trouvés biaisés par une méthodologie défectueuse. Nous pensons, comme John Durand (1974), que cette population devait se situer entre les positions passionnelles extrêmes et être voisine d'une quarantaine de millions en 1500.

Il faut remarquer aussi que cette population, après une légère récession, s'était beaucoup accrue à partir du milieu du XIV^e siècle, à contretemps de la population de l'Ancien Monde à laquelle la Peste Noire infligeait un sérieux recul à la même époque.

Quant à l'Océanie, mise à part l'Australie peuplée dès la préhistoire, nous avons seulement supposé un peuplement croissant dès le X^e siècle, époque où les Polynésiens commencent à occuper les archipels du Pacifique, et beaucoup plus tardivement la Nouvelle-Zélande.

5) Total mondial

Si nous considérons maintenant la population mondiale dans son ensemble, on peut voir que, malgré les évaluations, parfois grossières sur lesquelles nous travaillons, le peuplement humain n'a pas connu la croissance exponentielle continue que certains travaux affirment comme une certitude. Très vraisemblablement, il a connu des phases de croissance ou de décroissance plus ou moins longues, plus ou moins rapides. Avant la phase de croissance rapide du XVI^e au XX^e siècle qu'il vient de connaître, l'irruption de la peste au milieu du XIV^e siècle et divers troubles économiques ou guerriers, lui avaient infligé un grand siècle de recul. Ce maximum, observé vers 1340, succédait à un minimum des V^e et VII^e siècles, lui-même précédé d'un maximum au II^e siècle de notre ère. On soupçonne un minimum vers le IX^e siècle avant notre ère, précédé d'un maximum au XI^e siècle et ainsi de suite.

L'ampleur des baisses est d'environ 10 % à 20 % par rapport au maximum qui précède et leur durée, sauf la dernière qui n'a duré qu'un siècle, peut atteindre trois, quatre ou cinq siècles. Le rythme entre les maxima ou les minima, est très irrégulier, il varie entre huit et douze siècles. Ainsi une extrapolation, même fondée sur une tendance durant plusieurs siècles, n'apporte aucune indication sur la population future du monde. Calculée sur les IV^e et III^e siècle av. J.-C., elle aurait donné plus de 20 milliards d'habitants en 2000, mais calculée sur les III^e et IV^e siècles, elle aurait fait envisager une baisse jusqu'à 35 millions !

En remontant le temps, des oscillations de cette ampleur semblent s'être manifestées à toute époque, mais, comme nous l'avons vu, certaines de ces oscillations ont eu une dimension hors norme, si l'on peut dire, comme si l'évolution démographique de l'humanité se faisait par grands paliers assez brusques. D'abord naturels, par le passage d'une humanité à une autre, de l'*Homo habilis* à l'*Homo erectus*, puis à l'*Homo sapiens*, les paliers sont aussi, en partie et de plus en plus, culturels (par exemple avec la domestication du feu), ils sont ensuite presque exclusivement culturels, c'est-à-dire beaucoup plus rapides et rapprochés que dans toutes les autres espèces. Les techniques du paléolithique supérieur, avec le vêtement, l'arc, les flèches, le propulseur de sagaie etc., donnent un autre grand palier, le néolithique, avec la production de nourriture et l'habitat sédentaire en forme un autre.

Nous sommes en train de vivre celui de l'industrialisation commencé timidement et localement à l'époque de la Renaissance (voir chapitres 68 et 69) et qui s'achèvera vraisemblablement au XXI^e siècle, comme on le verra au chapitre 77.

La figure 1, qui suit, résume cette longue histoire du peuplement humain de la Terre.

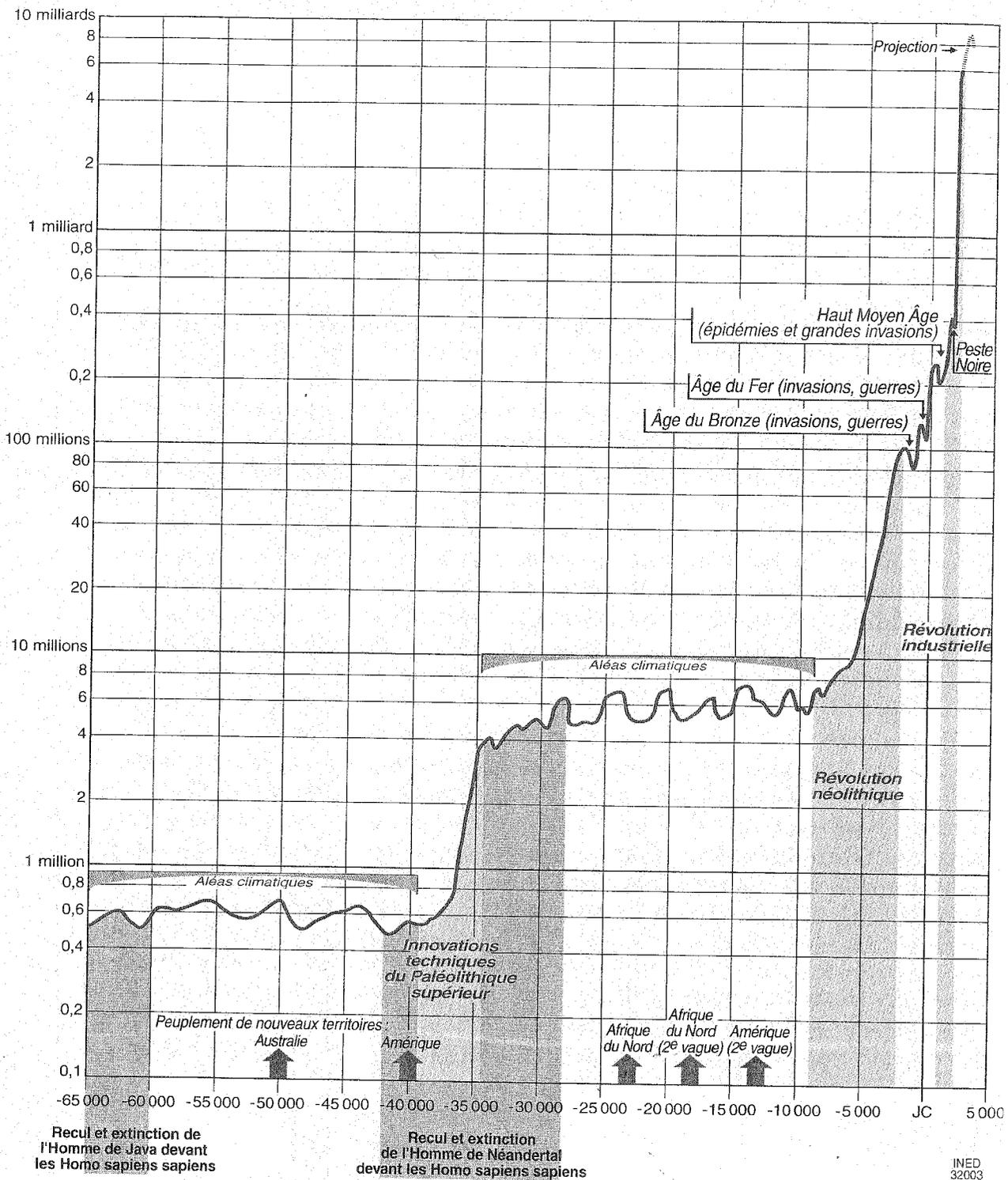


Figure 1. — Évolution du nombre des hommes depuis la préhistoire

RÉFÉRENCES

- ACSÁDI George Y. et NEMESKÉRI Janos, 1970. — *History of human life span and mortality*. — Budapest, Akadémiai Kiadó, 346 p.
- BACHI Roberto, 1974. — *The population of Israël*. — Jerusalem, CICRED, 428 p. (CICRED Series).
- BAKFALOUNI Tarek, 1983. — *Quelques observations sur l'idée densité-population. Le cas des villes syriennes au Moyen-Âge et à l'époque ottomane*. — Paris, EHESS, 31 p. (Manuscrit non publié).
- BAKFALOUNI Tarek, 1984. — *Les effets démographiques des épidémies, des guerres et des disettes au Proche-Orient du VII^e au XIX^e siècles*. — Paris, EHESS, 762 p. (Thèse de doctorat).
- BARDET Jean-Pierre et DUPÂQUIER Jacques (dir.), 1997-1999. — *Histoire des populations de l'Europe*. — Paris, Librairie Arthème Fayard, 3 volumes, 660+647+792 p.
- BARKAN Ömer Lûtfi, 1958. — Essai sur les données statistiques des registres de recensement dans l'Empire ottoman aux XV^e et XVI^e siècles, *Journal of the economic and social history of the Orient*, n° 1, p. 7-36.
- BARKAN Ömer Lûtfi, 1969. — Contribution à l'étude de la conjoncture des pays méditerranéens au cours du XVI^e siècle, in : UIESP (éd.), *International Population Conference, Londres 1969 / Congrès international de la population, Londres, 1969, vol. IV*, p. 3309-3314. — Liège, UIESP, 3050 p.
- BELOCH Karl-Julius, 1908. — *La popolazione dell'Europa nell'Antichità, nel Medio evo, e nel Rinascimento*. — Turin, Biblioteca dell'Economista, 941 p.
- BENHAM Djamchid et AMANI Mehdi, 1974. — *La population de l'Iran*. — Paris, CICRED, 79 p.
- BIRABEN Jean-Noël, 1969. — Durée de vie de la population de Columnata (épipaléolithique oranais), *Population*, vol. 24, n° 3, p. 487-500.
- BIRABEN Jean-Noël, 1979. — Essai sur l'évolution du nombre des hommes, *Population*, vol. 34, n° 1, p. 13-26.
- BIRABEN Jean-Noël, 1992. — *La population de l'Amérique pré-colombienne. Essai sur les méthodes d'études*. — Paris, INED, 18 + 12 p. (Communication au Congrès sur le peuplement des Amériques, Vera Cruz, Mexique, 1992, UIESP).
- BIRABEN Jean-Noël, 1993. — Le point sur l'histoire de la population du Japon, *Population*, vol. 48, n° 2, p. 443-472.
- BOONE Yvonne, 1976. — Le ramassage des coquilles, in : CNRS (éd.), *La préhistoire française*, p. 703-707. — Paris, Centre national de la recherche scientifique, 853 p.
- CARTIER Michel, 1973. — Nouvelles sur la démographie chinoise à l'époque des Ming (1368-1644), *Annales ESC*, n° 6, p. 1341-1359.
- CARTIER Michel et WILL Pierre-Étienne, 1971. — Démographie et institutions en Chine : contribution à l'analyse des recensements de l'époque impériale (2^e ap. J.-C.-1750), *Annales de démographie historique*, p. 161-245.
- CHAUNU Pierre, 1974. — *Histoire, science sociale : la durée, l'espace et l'homme à l'époque moderne*. — Paris, SEDES, 437 p.
- COOK Sherburne F. et BORAH Woodrow W., 1963. — *The aboriginal population of central Mexico on the eve of the Spanish conquest*. — Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 159 p.

- CORRADI Alfonso, 1865-1894. — *Annali delle epidemie occorso in Italia dalla prime memorie fino al 1860*. — Bologne, Ristampa Anastatica, 5 vol., 3960 p.
- DAS GUPTA Ajit, 1972. — Study of the historical demography of India, in : David V. GLASS et Roger REVELLE (éd.), *Population and social change*, p. 419-435. — Londres, Edward Arnold, VII + 520 p.
- DURAND John D., 1974. — *Historical estimates of world population : an evaluation*. — Philadelphie, Population Studies Center, University of Pennsylvania, 72 p.
- ERDER Leila, 1979. — Population rise and fall in Anatolia 1550-1620, *Middle Eastern Studies*, vol. 15, p. 322-345.
- HAYAMI Akira (éd.), 1987. — *Population trends in Tokugawa, Japan : 1600-1868*. — Voorburg, IIS, 17 p. (Quarante-sixième session de l'IIS, Tokyo, 1993).
- KARPAT Kemal H., 1985. — *Ottoman population 1830-1914. Demographic and social characteristics*. — Madison, The University of Wisconsin Press, 243 p.
- LAQUEUR Hans-Peter, 1987. — Osmanische Grabsteine als demographische Quelle, in : Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT (éd.), *Les provinces arabes à l'époque ottomane*, vol. 2. — Paris, Istamboul, Leyde.
- LIVI Livio, 1941. — *Trattato di demografia. I fattori bio-demografici nell'ordinamento sociale*. — Padova, CEDAM, Casa Editrice dott. Antonio Milani, VII + 268 p.
- LUMLEY (DE) Henri, 1976. — Les civilisations du paléolithique inférieur en Languedoc méditerranéen et en Roussillon, in : Henri DE LUMLEY (éd.), *La préhistoire française. Tome. 1 : Les civilisations paléolithiques et mésolithiques de la France*, p. 852-878. — Paris, Centre national de la recherche scientifique (CNRS), 1532 p. (2 vol., vol. I.1 : 759 p., vol. I.2 : p. 760-1532).
- MASSET Claude, 1982. — *Le recrutement d'un ensemble funéraire : dénombrement*. — Toulouse, CNRS, 406 p. (Rapport au colloque d'anthropologie physique et d'archéologie : Méthode d'étude des sépultures, Toulouse, 4-6 novembre 1982).
- MATIEGKA M. Jindrich, 1927. — L'idée d'une démographie préhistorique, in : IIA (éd.), *Troisième session de l'Institut international d'anthropologie, 20-29 septembre 1927. Deuxième section*. — Paris, Librairie E. Nourry.
- McEVEDY Colin et JONES Richard, 1978. — *Atlas of world population history*. — Harmondsworth, Penguin, 368 p.
- MENG-TRY Ea, 1980. — *Histoire de la population khmère*. — Paris, Université de Paris V, 495 p. (Thèse de doctorat).
- MING WONG, 1974. — *La médecine des Chinois*. — Paris, Hachette, 256 p.
- MOOSVI Shireen, 1984. — Une estimation de la population de l'Inde en 1601, *Population*, vol. 39, n° 1, p. 9-26.
- NEMESKÉRI Janos, 1974. — Az emberiség népesedésének fejlődéstörténeti vázlata [Esquisse d'histoire du peuplement humain], *MTA Biol. Hőzt.*, n° 17, p. 9 et suiv. (Une traduction manuscrite en français par I. Hunyadi est disponible chez l'auteur de ce chapitre).
- NOUGIER Louis-René, 1959. — *Géographie humaine préhistorique*. — Paris, Gallimard, 325 p.
- PANZAC Daniel, 1981. — La population de l'Empire ottoman et de ses marges du XVI^e au XIX^e siècles, *Revue de l'occident musulman et de la méditerranée*, vol. 31, n° 1, p. 119-137.

- PETREQUIN Pierre E., URLACHER Jean-Pierre et VUAILLAT Dominique, 1969. — Habitat et sépulture à l'âge du bronze final à Dampierre-sur-le-Doubs, *in* : CNRS (éd.), *Gallia Préhistoire. Fouilles et monuments archéologiques en France métropolitaine, Tome XII, fascicule I*, p. 1-35. — Paris, CNRS, 271 p.
- PEYRONY Denis, 1949. — *Le Périgord préhistorique : essai de géographie humaine. Suivi des listes des stations, gisements, monuments divers connus, avec leur bibliographie*. — Périgueux, Société historique et archéologique du Périgord, 92 p. + cartes.
- PRADEL Louis, 1954. — *Les gisements paléolithiques de Fontmaure*. — Toulouse, Université de Toulouse, 93 p. (Annales de l'Université de Toulouse).
- PRAN NATH Chopra, 1929. — *A study in the economic condition of ancient India*. — Londres, Royal Asiatic Society, VIII + 172 p.
- ROUZÉ Michel, 1982. — Le dernier des mégalithes était en béton, *Science et vie*, n° 773, p. 32-36.
- TAFFANEL Odette, 1976. — Chronologie du bronze final d'après la nécropole du Moulin à Mailhac (Aude), *in* : Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques (éd.), *Colloque XXV. Les Champs d'urnes dans le midi de la France*, p. 11-20. — Gap, Imprimerie Louis Jean, 55 p. (IX^e Congrès international des sciences préhistoriques et protohistoriques, Nice, septembre 1976).
- VALLIN Jacques, 1976. — La population de la Thaïlande, *Population*, vol. 31, n° 1, p. 153-175.